

J'ai ouvert les yeux aux alentours de quatre heures du matin. Je reconnais à peine la chambre dans laquelle je me suis endormi. D'ailleurs, je ne me souviens pas de m'être endormi. Je me souviens seulement d'avoir abdiqué face à un whisky japonais que Tom m'a offert, il y a quelques jours. Las de me tourner et de me retourner sous les draps, trempé de sueur, je cède. Épuisé de compter et de recompter les moutons, j'ai une furieuse envie de les égorger, ces putains de moutons. Alors je pense et je fume. Je me rends compte que tout m'est pénible, je traîne les pieds même pour rentrer sous la douche. Jadis, j'y allais en sifflotant. Chaque matin, une nouvelle petite douleur, le dos, le ventre, les jambes lourdes, rien de très violent, c'est l'âge. Alors, je fume encore en attendant que toute la mécanique se remette en place. Puis je finis par m'extirper du lit. Le même rituel, une bière, *re-clope*, et seulement après un café, mais pas tous les jours, le café. La veille, Tom m'a parlé d'un guide commandé par l'office du tourisme russe ou chinois, je ne m'en souviens plus. Un projet d'éditeur qui me paraît à première vue sans intérêt, mais c'est son métier, il fera ce truc sans passion, mais il le fera honnêtement. Une sorte de « Michelin » pour les fêtards. Il souhaite me confier le projet, répertorier les bars, les pubs, les boîtes de nuit, les lieux pittoresques et insolites typiques de la capitale. Dénicher les adresses où l'on fait la fiesta, et à Paris, il n'y a que l'embarras du choix. Je lui dis que je suis vraiment occupé, il ne me croit pas, il sait que je glande et le plus souvent au bistrot, chez le Doc. Il tente de me convaincre, il me dit « pense aux bons côtés des choses, ça te permettra de rencontrer des gens, de picoler gratuitement et de sortir de ton vénérable quartier. Je t'assure, tu n'as pas besoin de ton passeport pour quitter Montmartre. Je peux même te payer pour ça ! » Il sait pourtant que je n'ai pas besoin de

fric, pas plus que je désire rencontrer de nouvelles personnes. S'il m'avait proposé cette mission, il y a de ça vingt ou trente ans, j'aurais peut-être marché. À mon époque, il y avait des tas de choses qui parlaient, qui chantaient ou qui se racontaient la nuit, mais ça, c'était avant. Ça fait belle lurette que tout ce cirque ne m'amuse plus. Cette parodie de la joie de vivre me donne la gerbe. Je trouve ridicule de porter des lunettes de soleil la nuit, même sous la pleine lune. Toutes ces nanas plus ou moins jeunes, accrochées au bar, qui n'attendent qu'une seule chose, que l'on verse de la vodka dans leurs verres. Avec leurs seins en plastique, maquillées comme des voitures volées, finalement, elles me font de la peine et plus du tout bander. Je préfère picoler entre mes quatre murs ou au bistrot avec Paulo. Ces endroits sont trop vastes, trop lumineux, sans âme, les odeurs sont confuses, les parfums s'entrechoquent, se mêlent et me donnent la nausée. De nos jours, il est interdit de fumer et plus personne ne se parle, d'ailleurs, on ne s'entend pas. La musique a pris toute la place, bruyante, hurlante, brutale, sans mélodie, bref, du bruit. On en sort généralement comme on y entre, peut-être un peu plus ivre, un peu plus seul et un peu plus fauché aussi. Je suis vieux pour ce genre de truc, ce n'est plus de mon âge. Le temps s'est écoulé avec des hauts et des bas et je n'ai rien vu venir. Les années sont passées si vite, je les ai traversées au triple galop. Nous sommes tous désarmés face à la fuite de notre jeunesse. En fait, une bonne vieillesse, si tant est qu'il y ait quelque chose de bon à vieillir, n'est rien d'autre qu'un renoncement, un pacte honorable avec ces ambitions. Amadouer la solitude et se persuader que l'on a bien vécu.

La lumière du jour apparaît à travers les fenêtres grandes ouvertes, c'est un matin, tiède et pastel. Un matin de juin, une belle journée, certainement identique à celle des jours précédents. Depuis des mois, du lever au coucher du soleil, le ciel ne cède pas un centimètre de bleu. On a fini par bien le sentir, le réchauffement climatique. J'empoigne une autre bière avant d'aller chercher mes fringues, puis une fois vêtu, je claque la porte derrière moi sans prendre la peine de la verrouiller. Je ressens une sorte de fierté

d'habiter rue Caulaincourt. Il se passe tellement de choses à Montmartre ! On croise facilement des comédiens, des chanteurs qui se promènent en toute tranquillité. Personne ne joue à la star, le cadre ne s'y prête pas et Montmartre est chargé d'histoire. Des artistes de génie ont vécu ici et se sont baladés dans ces rues. Personne n'est assez ridicule ou complètement con pour gravir les escaliers de la butte, comme certains se dandinent sur les marches du Festival de Cannes. Moi, je ne suis qu'un spectateur, témoin curieux et privilégié, emporté par l'effervescence de la rue et de ce qui s'y joue. J'appartiens à un quartier, une tribu, presque une famille. Sur le trottoir, je respire un grand coup, le soleil fait plisser mes yeux, je souris pour rien ou juste pour ça. Je m'arrête un instant devant la vitrine du Terrasse Hôtel, dans son reflet, je remets en ordre ce qui me reste de mes cheveux. Dans l'ensemble, les années n'ont pas été si cruelles que ça. Je me dis qu'à cinquante ans passés, je ne m'en suis finalement pas trop mal sorti. Je peux me considérer comme un type plutôt veinard. Je gagne pas mal d'argent grâce à un texte et une bande-son que le hasard a posés sur le bureau d'un producteur qui en a fait une chanson. Et puis miracle, elle fut retenue comme la chanson de cette année-là, le titre d'une comédie musicale qui chamboula une génération tout entière. Ça a été un succès phénoménal. J'avais rédigé les paroles en quelques heures devant un verre de vin au *café des deux moulins* et la musique sur trois accords à la guitare. Après, cela ne m'appartenait plus, les producteurs ont pris les choses en main, les arrangements, les studios d'enregistrement et tout le flux médiatique, un sacré tourbillon. Dans l'année qui suivit, on entendait ma chanson partout en France, elle était programmée sur toutes les radios. La troupe de comédiens était invitée dans toutes les émissions de variétés. Le spectacle avait tenu plus de deux ans à Paris, suivi d'une tournée des Zéniths de France. Après, ce fut l'Europe, le monde et le sacre suprême, Broadway. Un putain de jackpot improbable, un coup de chance comme il en arrive une seule fois dans une vie. J'étais, pour ainsi dire, le « *Patrick Hernandez* » de la comédie musicale.

Sitôt passée la porte du bistrot, je m'assois près de Paulo, épaule contre épaule. Comme à son habitude, il a posé ses fesses au bar sur son tabouret, à sa place. Il m'embrasse sur le front, je lui saisis la main, c'est une caresse que nous nous offrons tous les matins. Sans broncher, une bouteille de côtes-du-rhône et deux verres ballons atterrissent face à nous sur le zinc, et la fête commence. Le Doc connaît nos habitudes, depuis le temps.

— Tu es là depuis longtemps ? je fais.

— Non, je viens d'arriver, je t'attendais pour commander.

À tort ou à raison, Paulo et moi pensons que l'ivresse nous rend meilleurs, que l'alcool nous donne plus qu'il ne nous prend, qu'il nous soigne plus qu'il ne nous abîme. L'ivrognerie est pour nous une réjouissance et quand cela ne l'est pas, on picole pour une autre raison. On en trouve une chaque jour que Dieu fait. On fête l'été, l'automne, le printemps, et même l'hiver. Cela apaise nos chagrins, dissout nos craintes et nous fait avaler plus ou moins bien le temps qui passe. C'est pour nous un médicament, il a des effets pharmacologiques. Le bistrot est une sorte d'officine où l'on vient chercher son traitement. C'est pour cette raison que l'on surnomme le patron, docteur, pour faire plus court, le Doc. À notre niveau, boire est un mode de vie. Cela peut se traduire par une irrésistible envie de voyager, de foutre le camp, sans prendre le bus, le train, sans contrainte, comme dans le merveilleux roman d'Antoine Blondin, «Un singe en hiver». On se donne de l'assurance, on se désinhibe de nos complexes. J'ai découvert la manière la plus simple de faire voler en éclats cette chape de plomb qui, pour ma part, sans que je ne puisse me l'expliquer, pèse sur ma poitrine dès le matin et m'empêche presque de respirer. Les deux premiers verres, on les ingurgite cul sec, aux troisièmes, Paulo entame la conversation.

— Écoute, Zack, je suis né dans un bistrot, je mourrai probablement dans un bistrot, puis il ajoute, comment tu le trouves, le côtes-du-rhône ?

— Je te dirai ça quand je serai soûl, j'ai répondu.

Et puis un long moment de silence et la nostalgie traverse son esprit, elle s'invite entre nous et cela me convient.

— Putain, mais où est passée ma jeunesse ? Je n'ai quasiment plus de souvenirs, j'ai le sentiment d'être né vieux, moche et alcool. Bordel, l'existence est une farce, dit-il.

— Tu t'es levé du mauvais pied ?

— Oh ! On finira tous au même endroit, c'est une question de temps.

— Putain, Paulo, j'ai gueulé, tu n'as pas une bonne nouvelle, une seule ?

— Peut-être quand je serai soûl, dit-il en souriant.

Et l'on trinque en s'offrant un clin d'œil, comme des mômes qui s'approprient et s'autorisent à faire une connerie. Je remplis nos verres et la première bouteille passe, incognito. Paulo fait un signe de la tête en direction du Doc qui débouche la seconde.

— Moi aussi, Paulo, j'ai eu vingt ans, dans les années quatre-vingt, et à Paris ! L'époque de toutes les audaces, de l'émancipation, de l'affranchissement, tout nous était permis ou presque.

— Les souvenirs, c'est juste bon à te donner des regrets.

Nous parlons un peu fort, mais le vin, c'est bien connu, a tendance à augmenter le volume. Et puis on s'en fiche un peu, chez le Doc, nous sommes comme chez nous, l'exaltation, l'euphorie de l'enivrement, c'est la liberté à dix petites minutes à pied de la maison.

Huit heures trente précises, Lola nous apparaît. Lola, c'est la serveuse, une serveuse d'un autre temps. Elle éteint son téléphone lorsqu'elle prend son service, enfile un tablier, ramasse ses cheveux et, en un tour de main, elle se fabrique un chignon. Elle ne craint pas les soûlards, les faux gangsters ou ceux qui après trois ou quatre verres d'alcool se payent une « crise d'homme ». Elle se maquille à la façon d'*Amy Winehouse*, elle se veut sexy sans être pute. Elle a son franc-parler, mais également toujours un mot gentil et surtout une dévotion sans bornes, le genre de fille qui donnerait sa chemise. Une femme sur qui le Doc peut compter, en fait, sur qui l'humanité peut compter. Je l'ai vue donner la charité avec ses pourboires si chèrement gagnés, payer dans le dos du Doc pour des types qui

ont avaient soif plus qu'ils n'avaient d'argent. Bref, une fille généreuse et sans prétention, que j'aime comme on aime une amie. Elle élève ses deux petits garçons toute seule et se tape douze ou treize heures de boulot par jour pour que ses gamins ne manquent de rien. J'ai un infini respect pour elle et au fil des années, il s'est installé entre nous une douce tendresse réciproque.

— Lola ! Viens par là que je te fasse un bisou.

— OH ! Zack, elle a fait en me serrant dans ses bras, t'es beau ce matin, tu as une petite femme en vue ?

— Profite, a rétorqué Paulo, ça ne va pas durer, bientôt, il sortira en titubant, les yeux mis clos et le nez rouge.

— Mais quelle mouche l'a piqué ce matin ?

— Laisse tomber, il est de mauvais poil. Sinon, non, ma Lola, je n'ai pas de femme en vue, tu sais bien, j'ai laissé mes sentiments aux encombrants.

Et l'on rit à nouveau en remplissant inlassablement nos verres. Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu un jour cet établissement fermé. Du 7/7 au service de tous, sans distinction de races, de couleurs, de religions ou de statut social. Situé à l'angle de la rue des Abbesses et de la rue Durantin, on peut facilement croiser l'alcoolico de base attiré par le ballon de rouge à 1,80 euro, ou des personnalités que l'on voit dans les magazines, des gens super connus qui habitent le quartier. Sur les coups de midi, il n'est pas rare de manger le plat du jour assis sur la même banquette à côté d'acteurs et d'actrices de cinéma ou de music-hall. Passé vingt heures, il y a les types que Lola finit par chasser à coups de balai. L'ivrogne qui fait du bruit, qui renverse ses verres et qui peut parfois se vouloir violent. Ceux qui ne veulent pas rentrer à la maison et qui réclament le sempiternel dernier verre. À vrai dire, ces bonhommes, Lola les connaît bien, elle sait qu'ils traînent avec eux un mal de vivre comme un fardeau lourd, douloureux et amer. Au fond, elle a de la peine pour ces mecs, mais elle se doit de faire preuve d'autorité, d'une certaine dureté, c'est indispensable. L'alcoolique est un être errant qui recherche dans les bars son

paradis perdu. Généralement, il se réveille dans la boue, le visage plaqué dans son propre vomi, ce qui le pousse à errer à nouveau.

Montmartre est un village dans Paris, typique et singulier. Les façades des immeubles, les ateliers d'artistes, les peintres et leurs chevalets posés sur les trottoirs, les portraitistes, les chanteuses des rues, les touristes admiratifs, tout cela crée une ambiance de joyeuse kermesse, bruyante et colorée. En bas, ça démarre à Pigalle avec ses sex-shops, ses putes, ses travestis et son Moulin Rouge. En haut trône l'église du Sacré-Cœur, c'est un putain de grand écart. Le café du Doc se trouve pile au milieu. Pour moi, l'atout majeur est qu'il soit à quelques centaines de mètres de la maison, très commode puisque j'en sors neuf fois sur dix complètement déglingué. Paulo prend solennellement la parole, une phrase venue de nulle part. En fait, il ne fait que dire à voix haute ce qu'il pense dans sa petite tête d'alcool.

— Moi aussi, j'ai eu vingt ans, petit, et dans les années soixante. Alors, je te laisse imaginer la couleur de mon blouson, la forme de ma paire de chaussures, enfin, des bottes de cow-boy, mon vieux, les iconiques *Santiags*. Il m'est même arrivé de dormir avec, été comme hiver, et ma coiffure avait le doux nom de « Banane ».

— Le bon vieux temps du rock and roll, des petites frappes au cœur blanc.

— On ne les appelait pas encore « la racaille », c'était pour ainsi dire des voyous élégants.

— Paulo, tu es d'accord pour dire que chaque époque a sa bande-son ? La musique ramène chacun de nous à son histoire, c'est un marqueur qui souligne les événements de notre vie. Elle accompagne notre existence et c'est ce qui reste finalement.

Et nous voilà partis pour deux ou trois heures « *d'insanus colloquium sub influxu alcohol.* » En d'autres termes, une conversation de mecs bourrés, plus élégamment appelée « conversation de bistrot ».

— Quand les souvenirs s'estompent et que les images jaunissent, les chansons sont un point de repère, une empreinte déposée sur les périodes de la vie, voilà ce que je pense.

— Nous sommes d'accord là-dessus.

— Oui ! Mais nous n'avons même pas fini la deuxième bouteille et pour nous lancer dans ce genre de discussion, crois-moi, il vaut mieux prendre de l'élan.

— J'ai pris un peu d'avance à la maison.

— ZACK, tu es un enfoiré de tricheur !

— Tu remarqueras que les sonorités, les styles, les orchestrations, les arrangements changent environ tous les dix ans et que des danses nouvelles apparaissent. Tiens, partons des années 50, si tu veux bien ?

— Oh, ben moi, je veux bien tout ce que tu veux, si tu ne me laisses pas mourir de soif.

— Doc ! Remets ça, ramène une bouteille.

— Tu es un type sérieux, Zack, c'est une joie de picoler avec toi.

— Ouais, mais dans les années 50, surgit soudainement l'avènement d'un mouvement populaire, social et musical sans précédent.

— Dis-moi, Zack, tu es sûr des dates, je veux dire des années ?

— Je ne suis sûr de rien. Jusqu'alors, le jazz est considéré par l'Amérique puritaine comme une « musique de sauvages » réservée aux noirs. En France, *Jacques Brel*, *Brassens* et quelques autres écumant les cabarets de la Butte.

— *Jacques Brel* débarque aux Trois Baudets, il me semble, puis au cabaret de l'Écluse, ou l'inverse, si mes souvenirs sont bons.

— OK, on vérifiera. Bref, il entre par la petite porte et se démène pour trouver la lumière, mais finalement, ça reste dans la tradition des chanteurs à textes identiques aux années précédentes. Brel apporte peut-être une gestuelle scénique plus puissante, des paroles écrites au « scalpel ». Hormis pour une minorité, cela n'a pas créé un séisme dans la vie quotidienne des Français. C'est après, c'est beaucoup plus tard que le monde francophone a compris. Il a ramé, Brel, avant de remplir des salles. Puis finissent par arriver le succès, la gloire triomphale. Il était enfin reconnu comme un grand artiste, un auteur-compositeur d'exception et puis la mort en a fait une légende.

— Il y a tellement à dire, ouais, tellement à dire, reprend Paulo.

— *Jacques Brel* ne parlait pas d'amour, d'amitié, de la mort, des gens simples ou puissants, de Dieu et des religions. Il vivait le tout dans un ciel bouillonnant de turpitudes. D'autres avant lui ont interprété des chansons avec sincérité, passion et violence ; il avait juste plus de talent. *Brel* utilise des mots simples et tout d'un coup, cela prend des proportions exceptionnelles !

— Tu as raison, Zack, il épure ses phrases, c'est pittoresque et puissant. Certains de ses textes s'approchent de la caricature en leur donnant toute la force de la chanson populaire. Comment ai-je pu louper les adieux à l'Olympia en 67 ? Toi, tu étais jeune, tu n'as pas de regrets à avoir.

— Cependant, je reprends, le rythme & blues commence à séduire de plus en plus de jeunes blancs Américains conquis par les nouvelles danses effrénées. C'est dans ce contexte de libéralisation des mœurs que le Rock and roll voit le jour. Ce fut la révolution ! Le Rock and roll, musicalement, a mis toute une génération debout, mais surtout désinhibé les plus coincés du cul. Toute la société a basculé, plus les vieux avaient peur et plus les jeunes se déchaînaient. La façon de se vêtir, de se coiffer, jusqu'à la façon de bouger, avait changé. Le made in USA venait de frapper fort. Tout était Amérique, donc vénéré. Les cheveux gominés, l'haleine parfumée par les chewing-gums à la chlorophylle en passant par la bannière étoilée qui flottait à tous les vents, sur les voitures, sur les motos, cousues sur les blousons, sur les jeans et à peu près partout. Bref, les États-Unis d'Amérique étaient le monde et le monde a proclamé un roi, *Elvis Presley*.

Je reprends mon souffle un instant en ingurgitant mon verre d'une traite. Paulo fait de même. Puis c'est reparti, je me lance à nouveau.

— Le coca-cola, *Marilyn*, *James Dean*, et des centaines d'autres, dans un tourbillon incontrôlable, ils ont secoué la planète. Un grand tsunami venait de franchir l'Atlantique qui submergea le vieux continent.

Subitement, je viens de m'apercevoir que je perds Paulo. Il somnole le coude sur le comptoir et le menton calé dans la paume

de sa main. Pendant que je parlais, il a tranquillement dégommé la bouteille en solo.

— Oh ! Ça ne t'intéresse pas ce que je raconte ?

— Si, si... Tu parles comme un livre, Zack, ça me berce, continue, je t'en prie.

— Doc, envoie une bouteille, ce type-là, c'est un puits sans fond, j'ai dit.

— Il n'est pas dix heures du matin, Zack, tu ne crois pas que...

Je fais mine de ne pas entendre, et j'avertis Paulo d'une tape sur l'épaule que l'intendance suit.

— Bon, nous en étions où ?

— Années soixante, c'est fait, dit-il.

— Non, il y a les *Beatles*. Comment évoquer une hystérie collective sans précédent, comment parler d'extra-terrestres, comment décrire le magique ? Ils ont inventé un son et je suis certain qu'il perdurera pour l'éternité.

— Ah ! Alors, soixante-dix. Vas-y, Zack, les années 70.

— Tout est beau, tout est rose. Peace and love pour mot d'ordre, le monde des bisounours en version dégénérée. Les chemises sont à fleurs, les garçons ont les cheveux longs. Un jeune insolent n'écoute pas sa maman et finit ses couplets par « Oh yeah ». Il a même l'idée de mettre *Johnny Hallyday* en cage à Médrano. Mais comment peut-on chanter des conneries pareilles ?

— La drogue, cette saloperie de cannabis.

— Certainement, mais *Antoine* a plutôt bien tourné. À présent, il fait le tour du monde et rapporte de ses voyages des films hyper esthétiques. Il nous fait découvrir des endroits paradisiaques. Une reconversion réussie.

— Ouais, enfin, l'important, c'est qu'il s'est arrêté de chanter. Dis-moi, cela ne serait-il pas encore les années 60 ?

— On n'est pas à deux ou trois ans près.

— Ouais, tu as raison, on s'en fout.

— Ce sont, à présent, les rythmes languissants, qui ont l'air de se tortiller dans un épais nuage de fumée, la génération hippy. Musicalement, il y eut du bon et du très mauvais. Le bon nous

parvenait d'Angleterre et d'Amérique, le mauvais était bien de chez nous. Pour la plupart de nos chanteurs, ils se contentaient de reprendre des titres anglo-saxons en y collant un texte français d'une niaiserie incommensurable. L'attitude n'était en fait qu'une posture qui consistait à se foutre de tout, du genre « l'immeuble d'en face s'écroule, je bâille ». Pour faire partie du clan, il fallait afficher ses vingt ans, comme s'il y avait un quelconque mérite à être jeune. Comme si la jeunesse était une qualité. Ce sont les mêmes connards qui aujourd'hui appellent les flics quand la musique du voisin se fait trop forte. Ça fumait du matin au soir de la marijuana et parcourait la vie avec deux de tension. Les mecs ressemblaient à Jésus, les filles à nos SDF d'aujourd'hui. Ça baisait de partout, sans complexes, sans tabou, une grande partouze populaire orchestrée par les solos de guitare de *Jimi Hendrix* afin de sauver ce qui pouvait encore l'être. Toute cette mascarade a conduit cette jeunesse extravagante à la chienlit.

— Oui, mon général !

— Paulo, tu es soûl ?

— Presque.

— C'est en 1969 à Woodstock dans l'État de New York que se produisit l'événement. Ce fut certainement un des plus grands moments de l'histoire de la musique. Plusieurs morceaux joués durant trois jours et trois nuits deviennent légendaires et pourtant, cela a fini malgré tout par engendrer une sacrée bande d'attardés.

Cette fois, Paulo dort franchement, il s'est effondré, la joue collée sur le zinc. Il a capitulé dignement, à mi-bouteille de la numéro quatre, l'honneur est sauf. Dommage, les années quatre-vingt sont mes préférées, celles de mes dix-huit ans, de ma première voiture, de ma douce Betty, ma première « sérieuse ». Les soirées de fête avec mon Évelyne, la partenaire de mes nuits les plus mémorables. Deux ans plus tard, je rencontrais Tom et Éliisa était une enfant.

À l'autre bout du bar se tient un type qui semble attentif à mes propos. Le mec trempe ses tartines beurrées dans du café au lait, il ne va pas tarder à me donner la nausée. Il porte une veste de saison,

des lunettes rondes sur le bout du nez qui lui donnent une apparence sage et studieuse. Un peu comme ces professeurs d'université d'un âge indéterminé, ce qui fait que l'on ne sait plus très bien s'ils sont enseignants ou étudiants. Je commande une assiette de charcuterie qui me sert d'alibi pour une autre bouteille de vin.

— Zack, je te présente Luc Hoffmann, journaliste au *Globe*, fait le Doc.

Le *Globe* est un quotidien à la mode, comme le fut jadis *Libération* pour la gauche, *Le Figaro* pour la droite.

— Doc, je vais te dire un truc : le jour où j'aurai besoin d'un ami, j'adopterai un labrador.

Luc sourit en levant les sourcils, c'est sa réponse.

— Tu es vraiment un vieux machin, fait le doc en balayant l'air d'un revers de la main.

— Si l'on tient compte des bouteilles de côtes du Rhône que vous vous êtes enfilées, je n'ai pas trouvé inintéressant votre exposé. L'influence de la musique dans son époque est un vrai sujet, dit-il.

— Heureux que cela vous ait plu.

— Je dis juste que le sujet est intéressant. C'est au niveau des dates que ça déconne un peu.

— Mon vieux pote qui roupille à côté me disait la même chose, pardonnez-moi, je n'ai pas la culture musicale de *Philippe Manœuvre*.

— Ça n'a aucune importance, c'est bon parfois de parler juste pour parler.

— Si vous êtes prêt à abandonner votre breuvage écœurant, vous pouvez vous rapprocher, ça m'évitera de gueuler.

— Avec plaisir, il fait, en s'exécutant.

— Doc, un verre vide, s'il te plaît, j'ai trouvé un héros pour m'accompagner.

— Allez-y mollo quand même, je n'ai pas l'habitude si tôt le matin.

— C'est du bon, ça passe tout seul. Ah, une petite précision, n'allez pas vous faire des idées, je n'ai jamais foutu les pieds à *Mykonos* ni même chez *Michou* et je suis au courant pour les *Villages*

People, je ne les trouve pas très honnêtes de montrer autant de virilité sur scène.

Il sourit à ma médiocre plaisanterie, il tend son verre et je le sers généreusement. Nous les cognons l'un à l'autre et retentit alors ce bruit allègre, jovial et familial, comme lorsqu'on toque à la porte amenant avec soi une bonne nouvelle.

— Santé ! J'ai hâte de vous entendre.

— En fait, les années quatre-vingt en réalité commencent au mois de mai 1981. *François Mitterrand* est élu président de la République et les jeunes prennent le pouvoir, ou plus précisément, ils ont l'illusion de contrôler leur destin. Les radios libres ont tout changé. Les ados, entre autres, passent leurs nuits l'oreille collée au transistor. NRJ fait la loi sur la bande FM. Les chanteurs français sont des météorites, ils apparaissent et disparaissent à la vitesse de la lumière ou plus exactement du son en laissant derrière eux des tubes inoubliables. Sony sort son Walkman, le tout premier.

— Je me souviens avoir vu mon père avec un truc comme ça sur les oreilles, dit Luc.

Je ne relève pas que ce petit con vient de me rappeler que j'ai l'âge de son père.

— À présent, la musique, j'enchaîne, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En octobre 1981, *Jack Lang* est nommé ministre de la Culture et il instaure la Fête de la Musique le 21 juin, date qui coïncide le plus souvent avec le premier jour de l'été.

— Félicitations, je constate que vous êtes beaucoup plus précis.

— Les années 80 sont gravées dans ma mémoire.

Je m'interromps un instant, je suis agacé par un rayon de soleil qui se fixe sur mon visage et torture mes yeux. Bien qu'il ne soit pas dix heures du matin, il tape comme une brute sur la vitrine du bistrot. Le Doc a tout de suite compris qu'il faut descendre le store s'il ne veut pas m'entendre râler. Puis je reprends,

— *Jack Lang*, même si le type m'est détestable, je le considère comme le meilleur ministre de la Culture, après *Malraux*, évidemment.

— Ouais, je suis d'accord pour *Malraux*.

— Bref, jusqu'à présent, cet événement est un très grand succès. Il fait descendre dans la rue le peuple de France, toutes générations confondues. Même si le plus souvent, cela est cacophonique, l'ambiance y est bonne et les gens semblent heureux. Dans les quartiers de chaque ville, de chaque village, des musiciens plus ou moins talentueux jouent. On se promène entre les violons, les tambourins, les trompettes, les guitares et les violoncelles. J'ai même vu un mec avec un triangle. *Mozart, Armstrong, Elvis, Bowie* et tant d'autres, interprétés tant bien que mal, dans un même pâté de maisons.

— C'est vrai que c'était un peu le bordel ! dit Luc.

— C'est peut-être pour ça que ça marchait ! En fait, les années quatre-vingt ne sont pas représentées par un style de musique bien déterminé, il y a de tout et tout n'est pas forcément bon, mais ça a le mérite d'être frais, innovant, osé, insolent. La variété française est surprenante et audacieuse. Les nouvelles radios n'ont que l'embarras du choix, elles font et défont des artistes en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Or, la véritable explosion de la musique de ces années-là est incontestablement l'arrivée du Disco.

— Plutôt fin 70, le disco, non ?

— Oui, si vous voulez, vous n'allez pas chipoter !

— Vous avez raison, au point où l'on en est.

— Il connaît son apogée avec la sortie du film *Saturday Night Fever* dont la bande originale est signée par les *Bee Gees*. Et il régnera en maître durant toute la décennie. Dès lors, les ventes de disques explosent, les discothèques font salle comble et le disco entre dans les foyers. Ce qui plaît dans le disco, c'est la musique entraînante, conçue pour danser et se défouler. Les paroles parlent essentiellement de sexualité et de la vie nocturne. C'est aussi l'ère de l'exubérance vestimentaire, voire du déguisement. C'est surtout l'insouciance, les drag-queens, et puis hélas, tout ça va se payer très cher avec l'apparition du sida.

— Ah ! Cela m'aurait surpris que ça se termine sur une note rigolote.

— Ceux qui espèrent le bonheur éternel sont des fous, moi, je pense que tout se paie plus ou moins cher et je m’y prépare. Je me désespère de croire aux événements heureux sans contrepartie.

Le Doc jette son torchon par-dessus son épaule et s’adresse à moi.

— Tu vieillis mal. Zack, tu vieillis mal.

— Il nous reste les années quatre-vingt-dix et deux mille, si j’ai bien suivi.

— Alors là, on touche le fond, c’est l’heure des « perlimpinpins ». Ces types qui bidouillent des morceaux de musique sur leurs ordinateurs et balancent le tout devant des milliers de mômes surexcités, généralement défoncés aux cachetons, une drogue aussi chimique que la musique qui les met en transe. Puis surgit la mode des DJ, à la base, cela consiste à faire tourner un vinyle sur une platine, mais il paraîtrait que certains sont plus doués que d’autres pour galvaniser les foules. Bref, leur travail est de mixer, tu parles d’une mixture. Se mêle le vacarme de la techno, ah, franchement, je n’ai pas la force d’en dire plus.

J’ai l’air tellement affligé qu’il me sert à son tour. Je bois d’une seule traite et il me sert à nouveau.

— Et les années 2000 nous mettent le coup de grâce ! Tous ces mecs fiers et sûrs de leurs rimes, pour la plupart vulgaires, haineux, communautaristes, voire racistes. Mais, pire encore, c’est lorsqu’ils tentent d’être romantiques, c’est d’une niaiserie exorbitante ! Le rap, oui, vous allez me dire que ça a démarré bien plus tôt, mais c’est vraiment là qu’il prend toute la place, on ne voit que ça, on n’entend que ça. Ils sont vénérés comme des dieux par des ados biberonnés aux films violents où les héros sont des marchands de drogues et les criminels glorifiés. Sauf exception, les mélodies sont répétitives, les textes sont lamentables, navrants, piteux.

— Vous n’exagérez pas un peu ? Il y a des types humainement très bons dans le milieu du rap, tenez Claude. MC SOLARD, ça vous dit quelque chose, et SOPRANO ?

— Ouais, vaguement, c’est un rappeur Soprano ? J’ai un doute.

— En fait, vous n’aimez pas la jeunesse.

— Surtout quand je suis soûl, le reste du temps, j'arrive à m'y accommoder.

— C'est leur musique, leur époque, ça leur appartient, vous n'avez pas le droit de les juger.

— Oui, certainement, mais ça me fait du bien. Des petites frappes en survêtement décoré comme des sapins de Noël, arborant des chaînes en or, ou pas d'ailleurs ; de toutes les façons, sur ces types-là, ça a l'air en toc. Ils portent le pantalon en le laissant tomber jusqu'à mi-cuisses ce qui fait apparaître leurs caleçons, parfois la raie du cul. Vous trouvez cela normal ?

— Vous généralisez, je suis sûr que vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Bref, comment peut-on être aussi crétin, c'est pitoyable ! Putain d'époque !

Mine de rien, Luc prend part à la conversation et descend ses verres à un rythme honorable. Au passage, j'envoie une autre bouteille en sachant d'avance qu'elle ne passera pas. C'est celle-ci qui certainement va me désarçonner. Le Doc commence à se faire du souci pour ma future sortie, la porte vitrée, ce ne serait pas la première fois que je la prendrais dans la gueule.

— Finalement, vous n'aimez pas grand monde ?

— Peut-être, mais quand j'aime, c'est solide. Et en ce qui concerne les artistes, j'aime ceux qui ont quelque chose à dire et qui mouillent le maillot, comme on dit.

— Vous avez des exemples.

— *Brel*, bien sûr, *Bécaud*, *Brassens*, *Leo Ferré* et tant d'autres.

— Que des types en pleine forme !

— J'avoue, je ne sais pas d'où me vient cette passion pour les chanteurs morts. Ah ! J'allais oublier *Bachelet*, vous ne savez certainement pas qui c'est, *Pierre Bachelet* ?

— Emmanuelle !

— Et bien ! Tout n'est pas perdu.

Je me suis levé avec un peu trop d'ambition et Luc in extremis me rattrape par la manche. Le Doc m'embrasse chaleureusement sur le front et me murmure à l'oreille.

— Prends soin de toi, je te garde pour ce soir le plat du jour, une blanquette de veau, tu vas te régaler.

Paulo me fait un signe de la main qui veut dire à la fois, à demain, dors bien, sois prudent, je t'aime. Nous sortons finalement du bar sans trop faire de bruit, le soleil immédiatement nous foudroie, un éblouissement qui nous aveugle quelques secondes et nous fait enfiler nos lunettes de soleil en même temps. Pour parcourir le petit kilomètre qui me sépare de la maison, je finis par accepter son bras. Il me dit qu'il a trouvé passionnante notre discussion et qu'il ne s'attendait pas à passer une aussi distrayante matinée.

— Je verrais bien tout ceci rédigé sous forme de chronique que je pourrais proposer au Journal. Enfin, si vous prenez la peine de vous documenter avec plus de précision, mais sur le fond, l'idée est bonne. L'axe est intéressant. L'influence de la musique sur le monde, le comportement des jeunes, l'importance de la musique sur la société en général, tout un programme ! Enfin, si vous pouviez être un peu moins sombre et admettre qu'il y eut et qu'il y a encore de sacrés monuments. Je peux vous en citer des centaines par décennie, des artistes de génie !

— Certes, j'en conviens, tout ça manque de discernement et d'objectivité, mais ne perdons pas de vue que nous étions au bistrot et que je carbure au pinard depuis sept heures du matin, ça mérite un peu d'indulgence. Je ne sais pourquoi ce sont les usurpateurs qui me sautent aux yeux en premier. Tous ces soi-disant artistes qui me cassent les oreilles.

— Il a raison, le patron du bistrot, vous vieillissez mal, Zack.

Sur le pas de ma porte, je me décide à lâcher son bras et miraculeusement, je tiens encore debout.

— Bon, je suis ravi de cette rencontre, j'ai fait, mais il est temps pour moi d'aller dormir et croyez-moi si vous le voulez, je ne vais pas me faire bercer.

— Ça ne vous perturbe pas de commencer votre nuit à midi, vous n'avez pas l'impression de louper un truc, peut-être même l'essentiel.

— Non, j'ai plutôt le sentiment d'échapper au pire.

— Elle vous a fait si mal que ça ?

— Il est aussi psychanalyste, le journaliste ? Je ne pense pas que l'on soit assez potes pour que je vous raconte ma vie.

— Vous avez tort, il y a certainement moins de risque à se confier à un étranger. Il ne vous connaît pas, du coup, il n'est pas dans le jugement. Il n'y a pas en commun de bons ni de mauvais souvenirs. Il n'y a pas de vieilles rancunes ni de reconnaissances, bref, l'étranger n'a pas de comptes à rendre, il est intègre, objectif, un point c'est tout. Sinon, je peux compter sur vous pour cet article ?

— Je ne vous promets rien, je ne sais même pas si j'en serai capable, je vais y penser et faire de mon mieux.

— Vous verrez, c'est très captivant, l'écriture, et ça permet surtout d'envisager autre chose.

— Vous voulez parler de l'alcool ?

— Il est parfois bon d'écrire dans l'ivresse, mais sur dix pages, généralement neuf sont à mettre à la poubelle.

— S'il en reste une qui a l'allure, même de loin, d'une page d'*Ernest Hemingway*, je signe tout de suite.

— Toute la difficulté est là, dans la constance.

— Je ne me pose plus ce genre de question, je n'écris pour personne, même pas pour moi. J'ai perdu ce réflexe que j'avais depuis l'enfance, à toujours vouloir mettre les choses noir sur blanc.

— Il faudrait peut-être que vous envisagiez tout cela plus sérieusement. Je sais qu'il n'est pas facile de se résoudre à la souffrance. Torturer sa mémoire, persécuter ses souvenirs est un effort presque inhumain. Quand on décide d'écrire, il faut se préparer à travailler. Il est indispensable d'avoir les idées claires et d'être déterminé à ne plus boire une goutte d'alcool.

— C'est sûr, sobre, le résultat apparaît comme moins fouillis, c'est mieux rangé, ça fait plus propre, mais malheureusement, on n'ose presque plus rien.

— Je devine que vous n'êtes pas heureux.

— Oh ! Heureux, mais je ne suis pas aussi ambitieux. Et moi, je suis sûr que vous ne savez pas qui est *Gerard Berliner* ?

— J'avoue.

Puis j'ai chanté un peu fort en m'éloignant et presque sans tituber. Celle-ci, je la connais par cœur.

*Mais qui a soulagé sa peine
Porté son bois, porté les seaux
Offert une échappe de laine
Le jour de la foire aux chevaux*

*Et qui a pris soin de son âme
Et l'a bercée dedans son lit
Et qui l'a traitée comme une femme
Au moins une fois dans sa vie*

*Le bois que portait Louise
C'est le Bon Dieu qui le portait
Le froid dont souffrait Louise
C'est le Bon Dieu qui le souffrait*

*Ce n'était qu'un homme des équipes
Du chantier des chemins de fer
À l'heure laissée aux domestiques
Elle le rejoignait près des barrières*

*Me voudras-tu, moi qui sais coudre
Signer mon nom et puis compter
L'homme, à sa taille, sur la route
Passait son bras, la promenait*

*Et l'amour qui tenait Louise
C'est le Bon Dieu qui le tenait
Le regard bleu sur Louise
C'est le Bon Dieu qui l'éclairait*

*Ils sont partis vaille que vaille
Mourir quatre ans dans les tranchées
Et l'on racontait leurs batailles
Dans le salon après le thé*

*Les lettres qu'attendait Louise
C'est le Bon Dieu qui les portait
La guerre qui séparait Louise
C'est le Bon Dieu qui la voyait*

*Un soir d'hiver sous la charpente
Dans son lit-cage elle a tué
L'amour tout au fond de son ventre
Par une aiguille à tricoter*

*Si je vous garde, Louise, en place
C'est en cuisine, pas devant moi
Ma fille, priez très fort pour que s'efface
Ce que le curé m'a appris là*

*Et la honte que cachait Louise
C'est le Bon Dieu qui la cachait
Le soldat qu'attendait Louise
C'est le Bon Dieu qui l'a vu tomber*

*Y a cinquante ans, c'était en France
Dans un village de l'Allier
On n'accordait pas d'importance
À une servante sans fiancé*

*Le deuil qu'a porté Louise
C'est le Bon Dieu qui l'a porté
La vie qu'a travaillé Louise
C'est le Bon Dieu qui l'a été*

Le sommeil m'a finalement porté conseil, je ne dirai rien à Tom, je ne parlerai pas, ce n'est pas le moment, d'ailleurs, ça ne sera jamais le moment. Éliisa peut me mettre toute la pression qu'elle veut, je n'imagine même pas aborder le sujet. Je vais quitter Paris pour quelque temps, la fuite est une solution comme une autre. Je gobe deux aspirines, j'avale un café noir et au passage, j'allume la télé. La musique du générique du journal de vingt heures est annonciatrice de fin du monde, elle me fait froid dans le dos. C'est parti pour quarante-cinq minutes de mauvaises nouvelles. Même la météo qui prédit une belle journée ensoleillée me provoque des angoisses, les glaciers disparaissent à vue d'œil, la sécheresse est partout et les records de chaleur se succèdent à eux-mêmes. Les incendies ne sont plus maîtrisables, les océans sont des bennes à ordures et les poisons crèvent. Une poignée de morts par-ci par-là, des peuples qui s'entretuent, des hommes et des femmes qui se déchirent. Tout cela prend les allures d'une catastrophe inéluctable. Je finis par lui fermer sa gueule à celle-là et j'envoie le premier CD qui me tombe sous la main. La voix chaude et rassurante de *Barry White* remet tout en ordre. Le coucher du soleil est proche, le soleil couchant est un spectacle féerique. Il revêt sur les trottoirs des couleurs improbables, des nuances de jaune, de rouge et de bleu aussi. Il dépose sur les toits en ardoises grises des reflets d'or, puis la lune se montre entière et diffuse sa lumière argentée. Alors, de ma fenêtre, la ville prend l'effet d'un tableau de *Camille Pissaro*. Tom m'a téléphoné dans l'après-midi, je dormais. J'ai quand même fini par décrocher, il se serait inquiété. J'ai cru comprendre qu'il passerait à la maison ce soir. J'ai vraiment envie de me servir un verre, mais il est préférable que je l'attende. Je me connais, quand je commence, je ne m'arrête plus. Ah ! Le voilà, il pénètre dans la maison avec son double de clés. Sitôt, son parfum embaume la pièce, une odeur familière. Un boisé épicé frais, aux accents de cèdre puissant et majestueux, vivifié par l'empreinte piquante des baies de rose, pour lentement laisser place à la fraîcheur du pamplemousse. C'est Éliisa qui lui a confectionné son parfum, c'est une de ces innombrables nouvelles passions. Le parfum, comme

elle dit, c'est la partition d'une chanson. Elle peut être douce, agressive, fleurie ou évocatrice, mais suit toujours une jolie mélodie. Elle m'a promis le mien pour très bientôt. Elle veut être sûre que l'odeur qu'elle créera correspondra à mon caractère.

— Je reviens de chez le Doc, il m'a donné ça pour toi.

— Blanquette de veau ?

— Ouais.

— Pose ça là, je n'ai vraiment pas faim, tu veux boire quelque chose ?

D'un coup de menton, il désigne la bouteille de Black Label posée sur la table basse, et il se jette sur le canapé, il semble épuisé.

— Vous ne vous êtes pas fait de cadeaux avec Paulo, ce matin.

— Ouais, nous avons un peu soif. J'ai rencontré un mec sympa, un certain Luc Hoffmann, il est journaliste, il faut que je te le présente à l'occasion.

— Avec plaisir.

Tom est un type sociable, il ne rechigne jamais à rencontrer de nouvelles têtes. Par contre, il parle peu, c'est un taiseux comme on dit. Un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix pour cent kilos de gentillesse et de bienveillance. Nous sommes comme des frères et sa sœur a sauté sur mes genoux, elle n'était pas plus haute qu'un tabouret de bar. On s'est choisis parce que ni lui ni moi n'avons de famille, lui à la suite de circonstances tragiques, moi par choix.

— Élixa me fait du souci, dit Tom.

— Qu'a-t-elle encore fait ?

— Elle sort tous les soirs, elle rentre à pas d'heure et généralement soûle.

— C'est une mauvaise période, ça va lui passer, elle va très vite se rendre compte que tout ça ne mène à rien.

— Elle fréquente des gens bizarres, des types pleins de fric, trop de fric. Tu te demandes d'où ils le sortent. Ce n'est certainement pas au boulot, ils rentrent à six heures du matin tous les jours.

— Tu as des veinards qui naissent avec des parents riches !

— Elle m'a présenté un certain Antoine, on a pris un café par hasard, ça n'a pas duré dix minutes, il n'a pas cessé de parler de sa

bagnole, un casse-couilles comme ce n'est pas possible. Il n'arrêtait pas de se tripoter les narines, c'est louche.

— Tu vois le mal partout, il est peut-être tout simplement enrhumé, le type.

— Au mois de juin, ce n'est pas courant.

— Le pollen, certainement !

— Voiture de sport, Rolex, la totale. Il m'a tutoyé avant même de connaître mon prénom, tu vois ce genre de mec ! Sûr de lui, une putain de tête à claques.

— Lorsque sa jeunesse hystérique sera passée, il finira notaire, comme son papa.

— Si tu veux, mais pour le moment, je souhaite qu'il reste loin d'Élisa.

— Contre les loups des villes, on a du mal à protéger ceux qu'on aime, c'est l'époque qui veut ça.

— Je ne te raconte même pas comment elle s'habille et comment elle me parle, je ne peux plus rien lui dire : tu me soûles, tu me soûles, elle ne sait dire que ça.

— Espérons juste qu'elle ne touche pas à cette merde.

— Non, je ne crois pas, enfin, je compte sur toi pour faire ta petite enquête.

— Ouais, je vais lui parler, et ces cours de théâtre, c'est encore d'actualité ?

— Ben non, tu te souviens l'année dernière avec le piano, pareil, ça n'a pas duré six mois.

— Elle est dans le parfum pour le moment.

— Oui, je sais, elle m'en a promis un.

Pour Tom, Élisabeth est toute sa vie, c'est ses yeux, son cœur, c'est sa respiration. Il est à la fois son grand frère, son père, sa mère. Si par accident, elle se casse un ongle, il appelle les urgences. Il ne s'est seulement pas rendu compte que sa petite sœur chérie a grandi et qu'elle est belle comme ces filles dans les magazines de mode. Je n'ai pas trouvé utile de lui dire qu'Élisabeth ne me parle quasiment plus depuis des semaines, qu'elle m'évite comme la peste et encore moins pour quelle raison elle se comporte ainsi.

— Il faut que je te prévienne d'autre chose, j'ai dit, rassure-toi, rien à voir avec Éliisa.

Premier mensonge que je n'ai aucune difficulté à balancer, c'est passé comme une lettre à la poste. Sur le coup, je ne m'en suis même pas rendu compte. Je conçois que certaines personnes peuvent avoir de l'admiration pour les menteurs. Il faut avoir une sorte de talent pour pratiquer l'expression de la vérité avec une conscience de lâche.

— Tu te souviens de la maison d'Angoulins, tout proche de La Rochelle ?

— Oui, bien sûr, comment s'appelle-t-il celui-là ? Aux dernières nouvelles, il fait le tour du monde en bicyclette, je crois.

— Pierre !

— C'est ça, Pierre Delatre, le plus riche du quartier.

— Il aurait vendu père et mère pour être des nôtres !

— Il réalise son rêve, c'est mieux que rien, il tient parole. Bref, il y a de ça trois ou quatre mois, il m'a laissé les clefs de sa maison de campagne et je compte m'y installer pour quelque temps.

— Qu'est-ce que tu vas foutre en Charente-Maritime ? D'après mes souvenirs, c'est un bled perdu au milieu de nulle part, il n'y a même pas un bistrot.

— Si, il y en a un, souviens-toi, sur la petite place, à vingt minutes environ, et cette baraque face à la mer...

— Tu parles d'une baraque, tu parles d'une plage ! La baignade est interdite et l'océan se retire sur des kilomètres pour laisser place à un champ de boue.

— Tu exagères.

— C'est un complot ? Vous avez vraiment décidé de m'emmerder jusqu'au bout tous les deux. Ma sœur fait la dingue tous les soirs dans les boîtes de nuit, j'ai un putain de guide à la con à sortir dans trois mois et mon meilleur ami se tire en pèlerinage.

— Tom, je vais juste quitter Paris pour quelque temps, rien d'autre. Je m'installe momentanément à cinq cents bornes, je n'ai pas pris un visa pour l'Australie.

— On ne quitte pas Paris quand on a la chance d’y vivre, on ne part pas, voilà tout.

— Ah ! Et pourquoi ça ?

— Parce que c’est tout simplement la plus belle ville du monde.

— Je te l’accorde, mais c’est aussi l’arène la plus cruelle.

Je le laisse se calmer, mais je ne comprends pas pourquoi il se met dans un état pareil. Je lui ressers un verre et je ferme ma gueule. Sur le trottoir, un petit groupe de jeunes gens rit aux éclats, on entend surtout les filles. Ils parlent un peu fort, sans pour autant brailler. Ils sortent certainement du restaurant d’en face, on est toujours joyeux quand on sort du *Moulin de la Galette*.

— Tu as pensé à Éliisa, elle part complètement en vrille, c’est maintenant plus que jamais qu’elle a besoin de toi.

Je ne pense qu’à ça. Je ne pense qu’à ça mon vieux, je me dis en silence.

— J’ai besoin de me retrouver. Tom, tu vois ce journaliste que j’ai rencontré ce matin ?

— Oui.

— Quand il me parlait de son boulot, j’ai vu ses yeux s’illuminer, comme un môme que la promesse d’une distraction fait battre le cœur. L’autre, dans son tour du monde à vélo, on peut facilement penser qu’il est fêlé, mais c’est faux, il vit de ce dont il s’est promis et ça l’emporte sur tout, l’argent, la fatigue, le confort, c’est certainement ça réussir sa vie ! Toi, Tom, tu es un éditeur qui compte, certes, tu es contraint parfois de publier des conneries, mais tu as aussi mis en lumière des écrivains talentueux.

— Non, je n’ai pas réussi ma vie. Je fais de mon mieux pour gagner de l’argent. C’est différent.

— Moi, je n’ai finalement qu’une chanson, et un projet de roman qui n’aboutira probablement jamais. Des beuveries chez le Doc et des pancréatites à répétition. Même si je n’ai pas pour ambition de faire centenaire, je vois très bien où cela va me mener.

Tom semble s’être calmé, en bas, ils ont fini par foutre le camp. Nous allons enfin pouvoir siroter notre whisky en silence. J’ai même pensé à mettre de la musique.